

VISITE À UN CRITIQUE QUÉBÉCOIS

LE NOUVEAU
CAHIER

Vol. III, No. 11 24 Novembre 1966

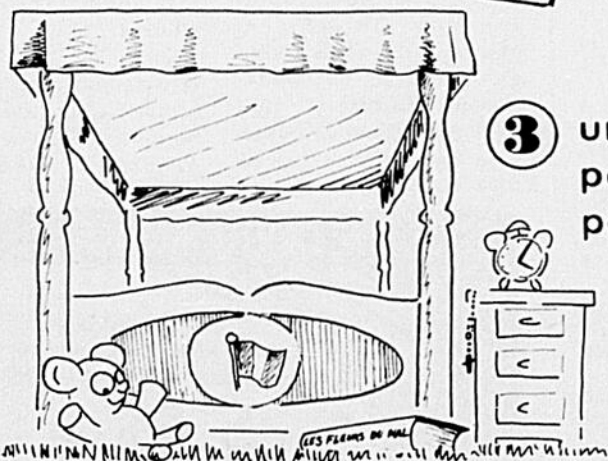
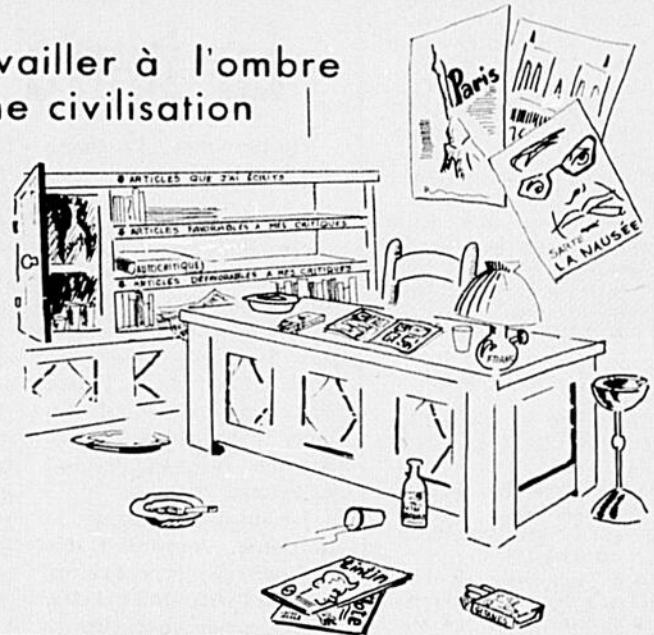


② Etre chez soi en se rêvant ailleurs



④ Les à-côtés de la gloire

① Travailler à l'ombre d'une civilisation



③ une mère... patrie pour s'assouvir

⑤ Le placard: royaume du Québec et des araignées



(Jean-Pierre URBAIN)

notre choix

cinéma

AU Dauphin:
 "L'EVANGILE SELON SAINT MATTHIEU" de Pier Paolo Pasolini.
 ...un film ...euh! ...recommandable
 ...sans blague...

Au Saint-Denis et au Bijou:
 LA GUERRE EST FINIE d'Alain Resnais, avec Yves Montand, Ingrid Thulin et Geneviève Bujold.
 ...l'homme aux prises avec le temps...

A l'Elysée:
 Salle Resnais: UN HOMME ET UNE FEMME de Claude Lelouch, avec Anouk Aimée et Jean-Louis Trintignant.
 ...L'amour passé aux filtres...
 Salle Eisenstein: UNE FILLE ET DES FUSILS, de Claude Lelouch, avec Jean-Pierre Kalfon, Jacques Portet, Pierre Barouh et Janine Magnan.
 ...l'histoire humoristique de la création d'une Ecole Supérieure de Banditisme... ce film de Lelouch a gagné le Prix de la Mise en Scène au Festival Mar del Plata et le Grand Prix du Jeune Cinéma pour 1965.
 Aux Rivoli, Granada, Papineau et Versailles:

LE CHIEN FOU, un film de Eddy Matalon, avec Claude Brasseur et Dany Carrel.
 ...quand monsieur Blot copie les gangsters américains...

RETROSPECTIVE DU CINEMA CANADIEN (O.N.F.)
 Lundi, le 28 novembre, à 6 h. 30: LES PETITES SOEURS (Pierre Patry), LES BUCHERONS DE LA MANOUANE (Arthur Lamothe), JOUR APRES JOUR (Clément Perron) et PARALLELES ET GRAND SOLEIL (J. Dansereau).

A 9:00 Heures: HOMMAGE A COLIN LOW. Films présentés: CORRAL (1954), CITY OF GOLD (1957), CIRCLE OF THE SUN (1960), THE DAYS OF WHISKY CAP (1961).

A LA CINEMATHEQUE:
 Ce soir: TRUE HEART SUSIE (D. W. Griffith) et LA MORT EN CE JARDIN (Luis Bunuel).

Vendredi: ORPHANS OF THE STORM (D. W. Griffith) et THE ATONEMENT OF GOSTA BERLING (Mauritz Stiller).
 Lundi: AMOUR ET JOURNALISME (M. Stiller) et ORPHANS OF THE STORM (D. W. Griffith).
 Mardi: ABRAHAM LINCOLN (D. W. Griffith), INGEBORG HOLM et LE MONASTERE DE SENDOMIR (V. Sjostrom).

Mercredi: LE MEILLEUR FILM DE THOMAS GRAAL (M. Stiller) et LES PROSCRITS (Victor Sjostrom).

musique

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTREAL

Mardi et mercredi soirs prochains à la salle Wilfrid Pelletier. Les oeuvres de Hindemith, Kodaly et Brahms. Pour le plaisir des mélomanes et le malheur des bourgeois, un programme où dominera la musique contemporaine. Ne vous en faites pas bannes gens, ce n'est qu'un mauvais moment à passer, presque rien.

VLADIMIR LANCMAN
 Excellent pianiste soviétique, avec un programme cucu. Ce soir, à la Place des Arts.
 LA CONTRESCARPE

Une célèbre troupe française (passons) de cabaret. L'AGEUM devient impresario et commence du bon pied: Paris rive GAUCHE. Une seule représentation à ne pas manquer, ce soir, à la salle académique de l'Université.

cinéma-musique-théâtre

NANA MOUSKOURI
 Demain soir, le 25, et jusqu'à dimanche soir, à la Place des Arts, salle Wilfrid Pelletier.
COLETTE P' ...RD
 Du 21 au 27, à la Comédie Canadienne.

"VIRGINIA WOOLF": à la Paudrière. Reprise d'un succès de l'an dernier.

"BATISSEURS D'EMPIRE": Aux Saltimbanques. Savez-vous que la bâtisse commence à prendre forme. Imaginez: 11e semaine. Les fondations sont sûrement terminées. Faudrait vérifier.

"DU VENT DANS LES BRANCHES DE SASSAFRAS": au Stella. Très dans le vent. Un pari: dilater les rates les plus durement contractées.

théâtre

"LOVE": Au théâtre de Quat-Sous. "Plain" en super-45 tours. Sous-titres français en stéréophonie.

La barre du jour

Du nouveau à La Barre du Jour!

Le gouvernail sera maintenant tenu, en plus des fondateurs — Nicole Brossard, Marcel Saint-Pierre, Roger Soublière et Jan Stafford — par Michel Beaulieu, Pierre Charbonneau, Raoul Duguay, Yvan Mornard, Luc Racine, Jacques Renaud et France Théoret.

Le dernier numéro, le huitième, comprend des poèmes de Yves Préfontaine et Jean-Michel Valiquette, des nouvelles de Jean-Yves Théberge et Maurice Comtois ainsi qu'une pièce de Michel Dufour intitulée Le jour se lève... Claude Dansereau nous livre ses ré-

flexions sur la poésie. Titre du texte: Pour une poésie actuelle. Egalement au sommaire, une étude de Robert Barberis sur l'enseignement de la littérature québécoise.

Dans le cadre de la chronique Les Inédits, Armand Guilmette présente des poèmes de Nérée Beauchemin. Michel Beaulieu, pour sa part, lance une nouvelle chronique: Les Oubliés. On tentera par cette dernière de sortir de l'ombre les oeuvres d'ici qui n'ont pas eu toute la publicité qu'elles méritaient.

Pour de plus amples renseignements, veuillez communiquer avec Roger Soublière, 665 rue Crevier Montréal 9, 748-8545.

CINÉ-CAMPUS

8H. 00 FILMS CANADIENS

OP HOP (Pierre Hébert, 1966)
 MOSAÏQUE (Norman McLaren, 1965)
 TETE-A-LA-BALEINE (P. Perrault & R. Bonnière, 1965)
 BUCHERONS DE LA MANOUANE (Arthur Lamothe, 1962)
 PARALLELES ET GRAND SOLEIL (Jean Dansereau, 1964)

10 H. 00 GERTRUDE

un film danois de Carl Th. Dreyer
 1964 - s.-t. fr. - 110 min.



Agé de 75 ans, Carl Dreyer porte à l'écran une pièce d'un de ses compatriotes, Hjalmar Sodeberg, qui relate les déceptions amoureuses d'une jeune femme. "Un film d'amour", a simplement fait remarquer l'auteur de DIE IRAE. "Gertrude, écrit Jean Collet, est plus qu'un chef-d'oeuvre. C'est le testament d'un très grand artiste: il s'est assez battu pour avoir surmonté ses problèmes. Il a vu la lumière, et il la montre avec la radieuse simplicité de quelqu'un qui sait comme le Chaplin de LIMELIGHT. Comme le Beethoven des derniers quatuors."

LE VENDREDI 25 NOVEMBRE
 A 8H. 00 P.M.

A L'AUDITORIUM DE L'UNIVERSITE
 GRATUIT POUR LES MEMBRES DE L'A.G.E.U.M.

JACQUELINE DANNO * BERNARD HALLER * CANTAL * LAURENTIF

L'AGEUM, EN COLLABORATION AVEC MEL HOWARD, PRÉSENTE POUR LA PREMIÈRE FOIS AU QUÉBEC, LA CÉLÈBRE TROUPE FRANÇAISE DE CABARET

Paris Rive Gauche

DU BIEL, SUELLI & MÔS HOUËS LA TRADITION POÏTIQUE ET MUSICALE DE LA RIVE GAUCHE

PARISIENNE L'OPÉRA, BRASSERIE, BRASSON, VIAN, BRASSERIE, LEMÉ

UNE SEULE REPRÉSENTATION

Judi le 24 NOVEMBRE
 8.30 heures du soir à la

SALLE ACADÉMIQUE de l'UNIVERSITÉ de MONTREAL
 Billets: \$3.00 - Étudiant: \$1.50 Réservation: AGEUM 739-4777 Centre Social Local 308
 CORDER sur la PLAZA 279-4581 - ED. ARCHAMBAULT INC. 849-4201 - INTERNATIONAL MUSIQUE 878-4485
 UN SPECTACLE DES "CABARETTERS ASSOCIÉS"

Billets en vente en U-1 et au Centre Social.

Le NOUVEAU CAHIER, vol III, no 11

Directeur: Yvan Mornard
 Secrétaire de la rédaction: Lise Bissonnette

- Chroniques:
- Arts: Marcel Saint-Pierre, Ronald Richard
 - Cinéma: Claude Bélisle, Ginette Charest, Luc Latour
 - Conférences: Robert Barberis
 - Musique: Andrée Paul, Pierre Louis Guertin
 - Philosophie: Michel Dufour, Robert Nadeau, Claude Panaccia, François Sauvé
 - Poésie: Nicole Brossard, Pierre Charbonneau
 - Roman: André Bertrand, France Théoret, Pierre Jauvin, Martin Dufresne
 - Théâtre: Pierre Laroché, Léo Vanasse

Maquettistes: Lise Bissonnette, Jean-Pierre Urbain, Yvan Mornard

Photographe: Daniel Rémi

Reportages: Jules Arbec

Balayeurs: François Hertel, Guy Sylvestre

Déchet: Jean-Noël Tremblay

Le Nouveau Cahier est publié chaque jeudi par les étudiants de l'Université de Montréal.

Obaldia au Stella



*Western pour
visages blêmes
au sourire
écarlate*

Après "Assassins Associés" et "La vie est un songe", qui ne furent pas des succès, le Rideau-Vert nous présente cette fois un drame des plus drôles. Il s'agit d'une pièce de René de Obaldia, "Du vent dans les branches de sassatras". Pour qui connaît Obaldia, romancier et dramaturge, celui-là sera surpris. Il ne s'agit nullement, comme dans ses oeuvres précédentes d'un comique franc et qui cache une amertume lorsqu'on se met à réfléchir. Ici tout a été mis en oeuvre pour nous faire rire selon l'excellente formule du contraste et de la parodie.

Les personnages sont aussi célèbres que ceux de la Commedia dell'arte: Colombine, Arlequin, Scaramouche, etc. Ici, le Shérif, le Beau Ténébreux, la Sauvageonne, le Patriarche Vert, la Femme Forte (au sens biblique), le Médecin Ivrogne, Oeil-de-Lynx, font également partie de notre répertoire. C'est en quelque sorte notre petite mythologie portative des westerns américains. Ce sont ces idoles à la "Glen Ford", à la "Cooper" qu'Obaldia nous présente en "chair et en os".

L'action se passe au Kentucky, dans une famille de colons misérables qui représentent le futur

capitalisme américain. Et par hasard elle a pour nom "Rockefeller". Tout au long de la pièce, c'est une succession ininterrompue de "gags" plus drôles les uns que les autres. Obaldia mélange les époques, le temps et quelquefois l'espace. Il y a la fille de la maison qui parle de sa conception de la vie et on y reconnaît aisément une "teenager" à go-go. La fille de John-Emery Rockefeller est en avance sur son temps et elle dit "Je ne serai comprise qu'après ma mort."

Il y a les proverbes transformés:

—Le printemps fait pas le moine.
—Un indien fait pas le printemps Ou encore:

—Amène-moi ta petite soeur et je te dirai qui tu es (ce qui peut être long), parfois.

N'oublions pas un personnage important dans les westerns "Yankees": la fille de "saloon", strip-teaseuse de son état, qui vous lance des vers de Racine après une attaque des Peaux-Rouges. Luce Guilbeault qui incarne la fille de joie trouve ici l'occasion d'affirmer de plus en plus sa personnalité comique. Elle joue admirablement.

Il y a aussi les Indiens, qui sont tantôt gentils, tantôt terriblement méchants. Il y a Oeil-de-Faucon, Oeil-de-Lynx, Boeuf Congelé et j'en oublie plusieurs. Les Indiens gentils ne boivent pas d'eau-de-vie; par contre les méchants en boivent et on les surnomme "Grands Célestins". Ces grands "sorciers", ou ces petits "meccques" ces grands "manitous", ou ces petits "macquereaux" sont

risibles avec leurs plumes et leurs flèches empoisonnées. Je vous jure que le western en prend un bon coup. Mais il y a aussi la religion qui en prend un bon coup aussi: les acteurs avant de subir le supplice "no 410" entonnent un psaume "plus près de toi, Seigneur".

Et quoi de plus dilatatant pour la rate que d'entendre un pionnier de l'Ouest américain parler de "l'être et du non-être" de "l'essence et de l'existence", de "l'individuel face au collectif". On parodie tout, la philosophie, la guerre, la médecine, etc.

La mise en scène de Jean Faucher est faite avec joie. Il n'a pas sombré dans le ridicule, il a joué de la parodie sans s'y laisser prendre. Il a apporté quelques modifications au texte. On parle du "colonel Windsor, Windsor, comme la gare", on est "maîtres chez nous", etc. . .

Dans cette pièce, les Blancs, au dire des Indiens ne sont pas "catholiques, certains veulent se faire Hara-Kiki", d'autres sont sous "les sunlights du destin", il y a du feu et des pères à go-go, des "Oeil pour Oeil, Nombriil pour Nombriil", etc. . . Bref, de out, à la fois pour l'esprit et . . . pour la rate.

Pierre LAROCHE

MERVEILLEUX ET EXECRABLE THEATRE

Les 11 et 12 nov. derniers, la troupe Les Visionnaires présentait une pièce en 5 actes de Jean-Paul Sartre Les séquestrés d'Altona, pièce d'une durée de plus de 4 heures.

En présentant cette pièce, Les Visionnaires m'ont surpris et étonné: oser présenter une pièce qui fait reculer quiconque se dit raisonnable. Quatre heures de texte pour 5 comédiens, que de travail de mémoire, que d'ouvrage pour la compréhension et la mise en scène.

Leur présentation, toute courageuse qu'elle fut, eut des

hauts et des bas. Les murs peinturlurés du salon cadraient bien avec l'idée de la pièce. Mais les meubles du dit salon auraient gagné à être un peu plus au niveau de la fortune des Heindenbourg. La chambre de Frantz m'a plu car elle était compatible au caractère et à la vie de Frantz; mais les pancartes et portraits sonnaient faux. Des défauts d'accessoires étaient d'un ridicule que le statut de la troupe ne saurait excuser: la Bible qui n'en est pas, les bouteilles de champagne à demi vides. Les éclairages étant limités, nuisaient à l'action; l'utilisation abusive des enregistrements dont on comprenait à grand peine la moitié du texte distraignait, l'attention et énervait. De même l'absence de rideau qui nous faisant assister aux changements de décors brisait la concentration du public. Mais là où le spectacle était le plus pauvre, c'était du côté de la mise en scène: celle-ci s'est limitée à dicter des gestes, à faire crier, à imposer des sentiments mais jamais elle n'a

proposé un personnage vivant. Des gestes mais sans idée. Un même geste pour trop de sentiments: colère, nervosité, impatience, crainte, demande, tout s'exprime en marchant à grands pas d'un bord à l'autre de la scène et à se tortiller les mains. On n'a pas senti de plan d'ensemble nécessaire à une bonne présentation de cette pièce, qui se voulant profonde et philosophique, n'était facile ni à comprendre ni à faire comprendre.

Cependant, malgré cette absence effective de direction, deux des cinq comédiens ont fait des créations étonnantes. Je veux parler de Paul Savoie qui incarne un Frantz d'une folle conscience des plus convaincante. Ce personnage connaît ici une existence vivante et humaine, vraie et non exagérée. Consistant et véridique est Léni (Louise Gamache), la soeur de Frantz, qui lutte jusqu'au bout pour garder son frère dans sa folie et son affection. Les trois autres comédiens se situent à des degrés différents entre le mé-

diocre et le franchement mauvais. Mais tous se donnent sans réserve à leurs rôles et tous possèdent à la perfection leur texte.

"A vaincre sans périls, on triomphe sans gloire".

Les Visionnaires ont peu vaincu, ni les exigences du texte et du public, ni les limites que leur imposait leur condition de cette troupe de théâtre amateur dénuée de moyens techniques (expérience, compréhension, mise en scène) et financiers (décors et costumes), mais ils ont vaincu leur gêne devant une foule; leur aisance devant le public était remarquable. Les périls nombreux, le triomphe absent, mais la gloire existe. La gloire, non celle d'être acclamés comme la troupe, l'espoir du théâtre à Montréal, mais celle d'avoir réussi à présenter et à faire accepter une pièce d'une envergure disproportionnée à u x moyens dont disposaient les Visionnaires. Courage inutile, courage inoui, courage héroïque.

Léo VANASSE

L'égrégore

190 est, boul. Dorchester
De retour d'une tournée
Européenne de deux mois
L'ÉGRÉGORE vous revient pour
une nouvelle saison

866-9344

**Maîtres
de l'Opéra**
de Roland Dubillard
Du 10 octobre

avec Charlotte Boisjoli
Marthe Mercure
Jean-Pierre Compain
Pascal Rollin

Mise en scène Charlotte Boisjoli
Décors Claude Lafortune
Musique Jean-Marie Cloutier

Sur semaine 8 h 30
Dimanche 7 h 30
Lundi relâche

Le colloque Nelligan: un triomphe

Le succès éclatant du colloque Nelligan nous invite à délaissier momentanément la polémique passionnée, son léger fanatisme et ses regards inquisiteurs; pour une autre occasion, le narcissisme et l'aliénation. Cet adoucissement temporaire nous vient en droite ligne du colloque Nelligan où nous avons entendu une communication remarquable de M. Gérard Bessette sur "Le rôle du père dans la poésie de Nelligan". Dans son ensemble, l'analyse de M. Bessette des remous de l'inconscient de Nelligan nous a paru convaincante. S'inscrivant dans le sillon de l'exégèse de Stéphane Mallarmé par Charles Mauron, avec astuce et justesse, servi par une voix grave et reposante qui rendait aux poèmes cités toute leur musique, le critique québécois a dévoilé pour nous par la psychanalyse freudienne le complexe d'Oedipe exprimé dans des mots et des images à travers lesquels l'art du poète déjoue les blocages de la censure. Parmi d'autres poèmes, *Le spectre* et *le Chat fatal*, manifestent un désir du meurtre du père terre à terre et ennemi de la poésie et un désir incestueux de la mère artiste et tendre. Le père anglophone qui détient l'autorité et les cordons de la bourse est haï; la mère française et musicienne est aimée. L'argent est hors de la maison où triomphe l'art. La signification de l'ensemble des poèmes nous renvoie-elle l'image de notre Oedipe collectif? Il y a là une coïncidence troublante.

La Genèse

Lors de la conférence d'ouverture, M. Roger Duhamel a situé Nelligan dans le contexte du Carré St-Louis et du Château de Ramezay où se réunissait le groupe sympathique de l'École littéraire de Montréal. Un jour, Nelligan en a assez de la guimauve de Crémazie et du patriotisme de Fréchette et à l'aide d'emprunts nombreux et innocents chez Baudelaire ou Verlaine, il parvient à devenir ce qu'il est: un poète. Romantique par le sentiment, parnassien par la forme, symboliste par le vocabulaire en demi-teintes, Nelligan rompt avec les thèmes éculés du terroir et vibre à l'unisson du cœur des hommes. Sa poésie exprime une quête de beauté marquée par l'émotion des découvertes récentes de l'adolescent dominé par le pressentiment de son destin funeste. Malgré ses imperfections, son oeuvre a donné et continuera à donner la clef du trésor de la poésie.

Le lendemain, M. Luc Lacoursière a raconté toutes les difficultés qu'il a rencontrées pour établir l'édition critique des poèmes de Nelligan. Cette édition a servi d'instrument de travail de base à tous les participants du colloque. Le P. Garon a ensuite clos la partie historique du colloque en exposant les relations entre Louis Dantin et Nelligan; il fut complété par M. Jacques Allard qui établit un parallèle à partir des images et des thèmes de la mère et de la femme dans les poèmes de Nelligan et de Dantin.

Divertissements

Puis Mlle Nicole Deschamps étudia d'une manière plutôt vague le thème de la soeur dans l'oeuvre de Nelligan. Le P. Vigneault a critiqué vertement son texte à cause de sa méthodologie aux contours imprécis et flous comme les côtes lointaines de la Scandinavie. Pour aller au fond du problème, il aurait fallu choisir une méthode psychanalytique ou historique et la développer avec rigueur.

La soirée de vendredi se termina par un divertimento exotique. M. Henri Jones, Français d'origine, établit une relation entre la poésie de Nelligan et sa psychose. Des expressions comme "poète canadien" avec insistance sur la pureté du "d", ou comme "un Baudelaire québécois" m'ont laissé un froid dans le dos. Au cours de son exposé, M. Jones a exprimé environ dix-sept jugements négatifs ou réticences sur la poésie de Nelligan. "On regrette la pompe du *Vaisseau d'or*" dit-il. Il parle de ce poème "qui n'est pas réussi à cause de certains vers", etc. Il prend bien soin de noter qu'il ne fait pas de pléonasmes en parlant de "clichés stéréotypés" omniprésents chez Nelligan. Il conclut, à partir de sa thèse sur les clichés stéréotypés, que le culte de Nelligan pour la poésie française de l'époque l'a inhibé. Sans doute a-t-il raison et nous ne pouvons que nous réjouir de la disparition de ce culte dans le Québec de 1966. Que mille Québécois se soient déplacés pour assister à un colloque sur un poète québécois montre avec évidence que l'intérêt s'est déplacé.

Le commentaire de M. Clément Rosset a couronné ce divertimento en lui donnant tout son caractère exotique. Nous savions que M. Rosset avait le sens de l'humour et qu'il ne souffrait pas d'inhibition comme tout Français qui se respecte: il nous a donc offert une exhibition de ses dons d'improvisation. Il aurait voulu être brillant. Malheureusement il ne le fut pas et nous avons tous bien ri devant cette démonstration à l'humour noir grinçant. Selon lui, la grande originalité de Nelligan est d'avoir assumé la mélancolie de Verlaine, le spleen de Baudelaire et l'angoisse de Mallarmé. C'est un tour de force peu banal. M. Rosset a aussi souligné le caractère

par Robert BARBERIS

typiquement canadien-français de la névrose de Nelligan. Il s'est improvisé historien en notant plusieurs fois, comme dans les comédies de Molière mais avec moins de bonheur que son illustre ancêtre, que cette névrose existait en 1900 mais qu'aujourd'hui elle n'existe plus. Puis avec une logique implacable, quelques instants après avoir souligné le caractère suranné de cette névrose, il a déclaré que le désir du trou ou de l'enfouissement qui la caractérise est visiblement présent dans *l'Avalée des avalés*. Il a enfin fait remarquer le creux du langage de la poésie de Nelligan selon l'idée très profonde de M. Vachon. Pure coïncidence, la façon de voir de M. Vachon se rapproche naturellement de la façon de voir d'un Français.

Un échafaudage

Cet intermède curieux, selon l'expression savoureuse de M. Jean Ethier-Blais, avait été précédé d'une communication de M. André Vachon: "Emile Nelligan et la mélancolie". Avec brio, M. Vachon construisit pièce par pièce ce que j'appellerai son échafaudage, c'est-à-dire une série de concepts outrés artificiellement combinés. Selon M. Vachon, de même qu'Albert Laberge est notre

premier romancier parce qu'il conteste la réalité du Québec, ainsi Emile Nelligan est notre premier poète parce qu'il est un lyrique pur. Il a été le premier à comprendre que les mots existent indépendamment de la réalité. Le pathétique de l'oeuvre de Laberge vient de ce qu'il conteste un monde monolithique préoccupé de survivre et réfractaire à la contestation, tandis que le lyrisme de l'oeuvre de Nelligan, lyrisme auquel il était voué, comme l'exprime M. Vachon en introduisant un élément de déterminisme qu'il a malen-absolu, ce lyrisme dis-je, se retranche totalement du monde objectif et ne conteste rien. Le lyrisme de Nelligan est pur; il n'ar rien à dire et tend vers le vide. Les mots sont pour lui, des objets poétiques. Par exemple, le mot "guipure" ne renvoie à aucune réalité précise ou renvoie, à la limite, à toute réalité qui ressemble à de la dentelle comme par exemple, les dessous des ailes des oiseaux. Le lyrisme de Nelligan est donc trop pur car il ne dit rien; les mots ne renvoient à rien, ni à la réalité dont le poète ne se préoccupe pas, ni à la norme linguistique inexistante au Québec de 1900. Le vocabulaire n'a pas de sens; les mots sont choisis pour leur valeur musicale. "Ah comme la neige a neigé" ne dit rien: c'est une musique pure. Ne vous imaginez surtout pas la neige; Nelligan n'a pas d'imagination: c'est le poète de l'abstraction. Il est essentiellement "mélancolie" et se devait de l'être. Sa poésie, c'est le vide de l'être qui ne se mesure à rien. Sans que M. Vachon l'ait affirmé, tout cela est vrai à partir du fait que Nelligan ayant emprunté de nombreux éléments de son oeuvre aux symbolistes, il ne peut pas considérer les mots autrement que comme des objets puisqu'il n'a pas vécu la réalité exprimée par ses modèles. Il est donc séparé de la réalité et enfoui totalement dans un monde du langage coupé de signification et réduit à de la musique pure. Nelligan convient donc à un âge limité de la vie, l'adolescence avide de poésie pure et est inactuel par rapport à notre époque qui est celle de la Scouine, celle de la contestation du monde par le langage. Tel est, résumé imparfaitement, l'échafaudage savant de M. Vachon.

Enfin, Nelligan

Avec une finesse exquise et une vigueur intellectuelle enrichie de son intuition féminine, Mme Paule Leduc a d'abord défait cet échafaudage savant pour ensuite exposer sa propre vision de la mélancolie chez Nelligan. Par des citations adroites, Mme Leduc a montré jusqu'à quel point la thèse de M. Vachon était un échafaudage à partir de concepts a priori poussés à l'excès. En un mot, elle a réintroduit un peu de réalité dans le vide inventé par M. Vachon. De nombreux mots que M. Vachon considère comme des objets poétiques purs détachés de toute réalité et dont la valeur est uniquement musicale, par exemple "guipure", manifestent simplement l'influence féminine dont est remplie l'oeuvre de Nelligan. Ce langage aurait-il rien à dire? Puisque Nelligan s'exprime lui-même avec toute la mélancolie de son être, Nelligan serait-il rien? Mme Leduc affirme que le langage de Nelligan veut dire quelque chose et non pas quelque chose. Nelligan est un poète étouffé par le climat social, par une mère possessive et par une religion mal assimilée. Sa poésie est un long acte de contrition de son adolescence emportée par l'aitrance féminine et par le tourment religieux. Il s'est senti coupable d'avoir voulu échapper à cet étouffement par la poésie. Sa mélancolie est le signe

d'une impuissance de l'être. La révolte aurait été le seul antidote valable et parce qu'il n'est pas un révolté, Nelligan est un mélancolique. Emporté dans le tourbillon de son adolescence tourmentée, il a contesté son père, il a refusé les thèmes de la patrie et de la religion, il a fait face à une norme linguistique présente chez ses modèles. Toute son expérience, sa foi qui sombre, sa culpabilité, s'expriment à travers sa mélancolie. Cette mélancolie est présente: mais est-elle tout en lui? Et Mme Leduc de conclure: "Il nous manque de Nelligan sa Saison en enfer, il nous reste sa mélancolie".

Un maître, un grand

"A remarquable communication, remarquable commentaire", nota M. Lauzière. Cette appréciation convient aussi aux conférences de M. Réjean Robidoux et de M. Jacques Brault. M. Robidoux traite de l'expérience et de la création chez Emile Nelligan. La poésie de Nelligan et son aventure ne font qu'un. Quand il quitte le collège Ste-Marie à l'âge de dix-sept ans, Nelligan entre en poésie comme on entre en religion. Comme Rimbaud, il vit son expérience poétique sous le signe du voyant. Par un dérèglement de tous ses sens, le poète se livre à un exercice de correspondances; la *Romance du vin*, comme *l'Alchimie du verbe*, est un art poétique. On peut dénombrer quarante coups de maîtres sur cent soixante-dix essais. "C'est pourquoi, affirme M. Robidoux, Nelligan est le premier, je ne dis pas aujourd'hui qui il soit le seul, qui mérite d'être appelé grand".

"Je viens de relire les poèmes de Nelligan, enchaîna M. Jacques Brault. Je me suis découvert un contemporain et un ami." La réussite indéniable du *Vaisseau d'or* se dégage sur un fond d'échec: la folie et la mort. Un poème comme *Soir d'hiver* chante la mélancolie et la tristesse et pourtant nous éprouvons un bonheur à le lire: "Ah comme la neige a neigé". Par un paradoxe toujours renouvelé, la poésie sauve de la tristesse de vivre. Nous sommes devant un véritable rachat poétique où, de connivence avec le poète, par le miracle des mots disposés à l'égard des autres, nous parvenons à une fête de la chair et de l'esprit réconciliés. L'ennui n'a de langage que le mutisme; mais quand le poète rompt le silence, il le transforme en un peu de fraternité. Nelligan a joué tout innocemment au poète et quelquefois, il a été pris à son propre jeu, il a été "poète" comme ce soir où il nous laissa devant

"la grande majesté de la nuit qui murmure".

Ce texte de Brault: un poème.

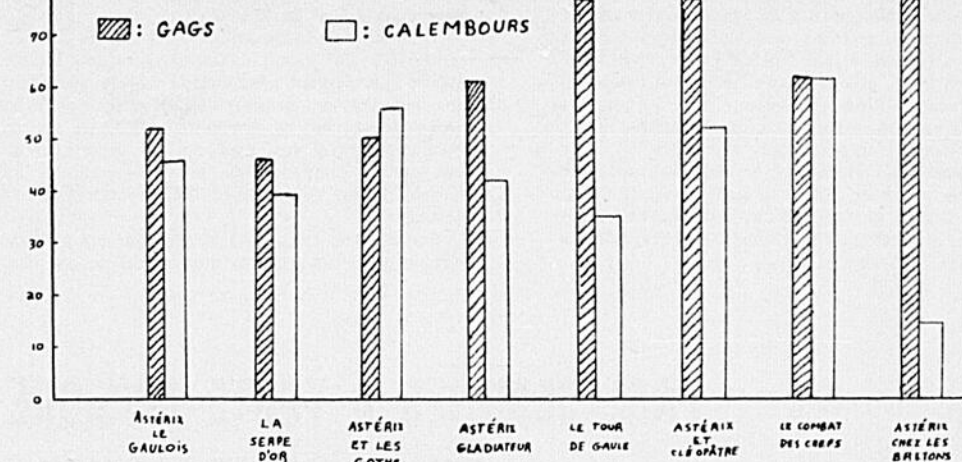
pour nous

Le colloque Nelligan a été un véritable succès grâce à un francophile engagé, M. Jean Ethier-Blais. Selon l'organisateur, étonné par les milliers d'auditeurs qui ont assisté aux conférences, ce colloque démontre le haut calibre des intellectuels québécois. Influencé par ces centaines de regards jeunes et admiratifs, nous espérons que M. Ethier-Blais saura enfin manifester une admiration franche pour les écrivains québécois.

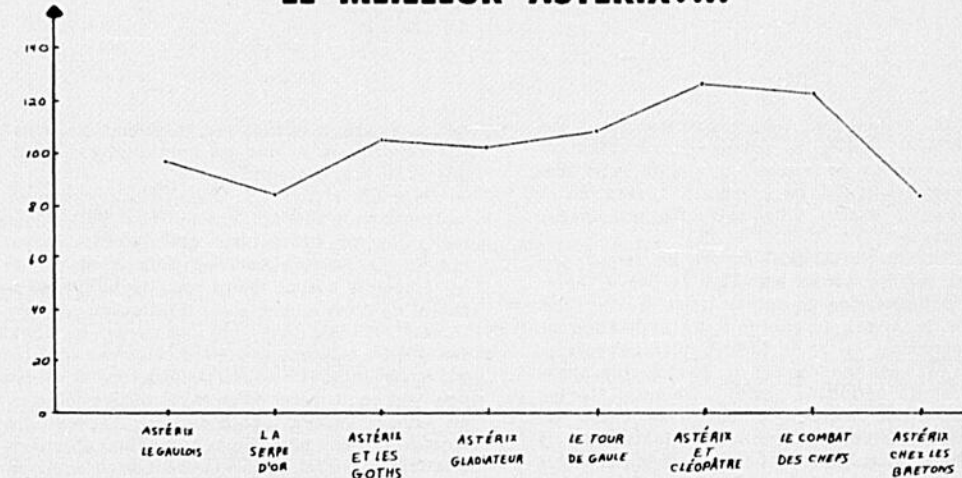
Pour nous, les sommets de ce colloque sont la conférence de M. Gérard Bessette et les commentaires de Mme Paule Leduc et de M. Jacques Brault. Nous lirons donc avec grand intérêt les textes de ce colloque publiés en mars prochain aux Presses de l'Université McGill. C'était la première fois au Québec qu'on présentait un tel hommage à un de nos écrivains. Que M. Jean Ethier-Blais en soit remercié.

La grande voix d'Emile Nelligan nous poursuit dans l'écho de cette admirable fête culturelle où nous regardons les feux de joie de la sensibilité, de l'intelligence et du cœur s'éteindre peu à peu dans "la grande majesté de la nuit qui murmure".

"LA NOUVELLE CRITIQUE... MATHÉMATIQUE"



"LE MEILLEUR ASTÉRIX?..."



POUR LA PREMIÈRE FOIS

Une étude objective

AU SUJET D'

ASTÉRIX

D'accord, Astérix est drôle. C'est du moins ce que dit tout le monde et si on ne peut plus se fier à tout le monde, à qui se fier-t-on, je vous le demande. Donc, Astérix est drôle. Quand j'écris Astérix, évidemment, c'est une façon de parler. C'est Obélix qui est drôle. Quand je dis "Astérix", je parle de la bande dessinée et non de son héros, petit être brutal, idiot et, à toutes fins pratiques, inintéressant. Lorsque Paco Rabanne est venu à Montréal alimenter les phantasmes sexuels de notre collaborateur et ami Louis Gendreau, il était accompagné de son associé, un certain M. Gilet, avec lequel nous avons pris plaisir à converser. Il tenait à la main un livre de poche intitulé: SUPERMAN dont il nous disait, les yeux brillants, que c'était le triomphe de la violence, etc., etc. Nous aurions pu le référer à Astérix. Mais il ne nous appartenait pas d'étudier qualitativement l'humour de MM. Goscinny et Uderzo. C'est ce que

fait tout le monde et les points de vue absurdes et contradictoires énoncés nous réjouissent trop pour que nous sentions le besoin d'ajouter notre voix au chapitre. C'est avec une rigueur strictement mathématique que nous avons dépouillé les huit aventures d'Astérix. Les gags et les calembours ont été dénombrés séparément, le gag se définissant comme une situation amusante tandis que le calembour est un mot d'esprit s'attachant à la situation. Puis, nous avons mis en commun gags et calembours pour tracer le deuxième graphique que nous vous laissons à interpréter. Les aventures d'Astérix sont placées (en abscisse) par ordre chronologique de publication.

par
Martin Dufresne

Si l'on fait le bilan des problèmes inhérents au domaine de la musique "classique" d'ici, le diagnostic suivant s'impose:

— "Schizophrénie" chronique qui se reconnaît à l'attitude contemplative et passive des musiciens, créateurs, interprètes, auditeurs, devant les valeurs du passé, à leur inadhésion à la vie artistique actuelle, à leur non coïncidence avec l'époque, avec le lieu. Persistance en musique, d'un idéalisme désincarné autrefois caractéristique de notre société autrefois très religieuse.

— Mimétisme chronique: on reproduit, on répète au lieu de créer. Fi de la nouveauté, de l'évolution. Reflet prolongé d'une antécédente dépendance, subordination, soumission, servitude québécoise française.

quelque chose et qui ont déjà oeuvré dans ce sens. — Gilles Tremblay, y-a-t-il des intéressés qui ont déjà souhaité un Centre de Musique Actuelle, et même fait des démarches pour l'obtenir, peut-être, vous Morel ou Mercure?

— Bien sûr. C'est pourquoi on vient de former la Société de Musique Contemporaine, société d'Etat, qui entrera en fonction dès la réception des subventions promises. Cette Société dont Serge Garant est le directeur artistique, s'occupera d'organiser des concerts de musique contemporaine, instrumentale et expérimentale, où seront joués des compositeurs étrangers et locaux.

— Enfin. Mais cette Société s'en tiendra au concert. Y a-t-il des projets concernant les jeunes,

s'orienter maintenant vers l'oeuvre — synthèse qui utilise l'instrumentation traditionnelle et l'instrumentation électronique. — Ce n'est pas un recul de sa part mais une tentative pour sauvegarder l'aspect visuel des concerts.

Personnellement, je rêve que les machines électroniques soient converties en instruments praticables par les compositeurs à la façon des instruments mécaniques.

— Est-ce que certains compositeurs locaux bénéficient d'une représentation à l'extérieur?

— Garant et moi-même avons été joués au Domaine Musical (fondé il y a quelques 20 ans par Madeleine Renault, Jean-Louis Barrault et Pierre Boulez, le Domaine Musical de Paris se spécialise dans la présentation des nouveaux com-

PROLÉGOMÈNES A TOUTE MUSIQUE QUI SE VOUDRA FUTURE

Tout compte fait, l'expression musique "classique" est justifiée. Non dans le sens intentionnel de musique de "classe", de qualité, mais dans le sens existentiel de musique "faisant date", opposée au présent, à l'actualité. Supprimons les guillemets.

La musique classique marque un retard prononcé sur les autres arts. Sur la poésie, entre autres, renouvelée au double point de vue substantiel et formel, expression à la fois de l'homme contemporain et de la société québécoise française dans son mouvement de désaliénation générale et de définition positive: Duguay, Racine, Chamberland, Beaulieu, Langevin, Lapointe P.-M., Ouellette, Miron, Giguère, Brault, Hénault. Sur la peinture, la sculpture; à l'opposé du Musée d'Art Contemporain, la Place de l'art attardé, arriéré, rétrograde, conservateur, musical.

Toutes mes chroniques, depuis le début de l'année, critiquent la musique classique qui se fait ici, au triple point de vue de la création, de l'interprétation et du concert. Attitude négative? Non. Attitude positive, créatrice parce qu'elle vise l'anéantissement d'une situation déplorable et l'instauration de nouvelles valeurs.

Or ce but s'atteint en deux mouvements: — dénoncer l'erreur en vue d'une prise de conscience générale, pré-requis pour l'action; — proposer des solutions efficaces pour que la musique d'ici coïncide avec le temps et la société où elle naît.

A un problème magistral, une solution-choc: UN CENTRE DE MUSIQUE ACTUELLE. Refondre l'enseignement de la composition, de l'interprétation, l'enseignement général de la musique, refondre la programmation des concerts constituent sans doute une solution, mais à long terme, à très long terme. Or le temps presse, il y a infiniment de retard à rattraper. Il faut, parallèlement, envisager une solution immédiate de possibilité de création actuelle: UN CENTRE DE MUSIQUE ACTUELLE INSTRUMENTALE ET EXPERIMENTALE:

— Sujets: esprits critiques, inventifs, créatifs. Tenants de la réalité, de l'actualité.

— Nature: Théorie: connaissance auditive des oeuvres actuelles et analyse, cours de mécano-acoustique, d'électro-acoustique...

Pratique: laboratoires d'instruments mécaniques, magnétophones, machines électroniques.

— Concerts: Extension: spectacles intégraux de sons, lignes, lumières, couleurs, paroles, gestes...

Des centres du genre existent ailleurs: à New-York, Columbia, Princetown (Luening, Ussachevsky, Varèse); à Paris (Schaeffer, Henry, Phillipot, Arthuys); à Cologne (Stockhausen) et à Baden Baden; à Milan (Berio, Maderna); à Tokio (Takemitsu, Maruzumi); à Delft (VanHall et Kok); à Bruxelles (Pousseur); à Londres; à Varsovie; à Stockholm.

Gilles Tremblay m'a "inspiré" le titre de cette chronique. Lui faisant part de mes inquiétudes quant à la situation présente de la musique classique et de ma conviction qu'il devrait se former ici un Centre de Musique actuelle, Gilles Tremblay me rassure disant qu'il existe heureusement quelques exceptions qui ambitionnent de changer

qui, intéressés à la musique expérimentale, n'ont pas d'endroit où en recevoir une initiation théorique et surtout pratique?

— Oui. Un studio de Musique expérimentale va ouvrir ses portes au Conservatoire. On n'attend plus que les subventions qui doivent arriver bientôt. Ce Studio, beaucoup plus un atelier où les étudiants auront toutes les possibilités matérielles de créer qu'une école d'informations théoriques. J'ai déjà tenté une expérience au Camp des J.M.C., celle d'une oeuvre commune réalisée par quatre étudiants qui en structureraient chacun une section, à partir d'un plan de travail pour en assurer l'unité. L'enthousiasme, l'ardeur des étudiants, m'ont prouvé que le meilleur stimulant à la création, c'est encore la création. C'est pourquoi il importe que ce studio soit pensé en termes de recherches d'expérimentations, d'actions.

— Pour vous, que veut dire musique actuelle dans le domaine de l'instrumentation traditionnelle?

— Ce n'est pas tel ou tel système. C'est Messian, Boulez, Varèse, Stockhausen. C'est difficile à expliquer. Mes oeuvres qui sont l'expression de mes idées sur le sujet, vous donneraient une réponse beaucoup satisfaisante. Je vais vous jouer "Phases et réseaux", une de mes oeuvres pour piano.

C'est très beau. A première audition je discerne deux démarches dans cette Oeuvre: la recherche de nouvelles sonorités pianistiques et sur ce plan, Tremblay se situe dans la ligne de pensée de Messian et de Boulez dont il se prévaut d'ailleurs. Mais sa recherche demeure très personnelle car le résultat ne répète pas ce qui a été fait dans ce sens. Il s'agit d'une oeuvre nouvelle, originale. L'autre démarche, c'est l'exploitation d'une importante ressource acoustique du piano, celle des sons harmoniques. Tremblay les utilise abondamment dans "Phases et réseaux", en les faisant vibrer. Ce qui est fascinant dans cette démarche, c'est qu'elle convertit le piano en un instrument non tempéré.

— Cela me semble nouveau comme expérience. — Ce l'est. Boulez a aussi investigué dans ce sens, mais en même temps ou après moi.

— Et la musique expérimentale, comment l'évaluez-vous? Quelles valeurs substantielles et formelles lui reconnaissez-vous?

— Cette musique est trop jeune pour qu'on se permette déjà de porter des jugements sur elle. J'en fais, donc j'y crois.

— Existe-t-il des concerts de musique expérimentale pure, non intégrée?

— Oui, j'ai déjà assisté à cette sorte de concerts.

— Comment sont-ils réalisés? — Des magnétophones sont répartis tout autour de la salle pour une transmission stéréophonique des oeuvres jouées.

— Il n'y a aucune dimension visuelle comme dans les concerts traditionnels où l'on voit jouer les interprètes?

— Non. Ces concerts ne m'ont pas captivé.

— C'est peut-être une simple question d'habitude?

— Je ne pense pas. D'ailleurs, on cherche d'autres formules. Par exemple, Stockhausen qui a déjà fait de la musique électronique pure,



photo Daniel Remi

par Raoul Duguay

positeurs et des nouvelles oeuvres) et Mercure en Allemagne. Maurice Blackburn a composé à plusieurs reprises de la musique de film pour McLaren. Ce dernier jouissant déjà d'une renommée quasi mondiale, il est probable que Blackburn soit également reconnu. Jusqu'ici la représentation a été assez maigre. Mais la nouvelle Société de Musique Contemporaine va résoudre le problème, car elle aura, entres autres fonctions, à nous faire connaître à l'étranger.

— Avez-vous des projets immédiats?

— Je suis chargé de la sonorisation du Pavillon du Québec pour l'Exposition Universelle. A cette fin, je vais composer une oeuvre électronique qui sera enregistrée sur 24 pistes réparties dans l'ensemble du Pavillon, de façon à obtenir une transmission stéréophonique.

— Vous êtes-vous inspiré du Poème électronique de Varèse qu'il avait créé pour la sonorisation du Pavillon Philipps, à l'Exposition Universelle de Bruxelles?

— Le Pavillon Philipps était strictement artistique, audio-visuel, c'est-à-dire que les visiteurs n'étaient sollicités que par l'espace et le son. Le Pavillon du Québec, au contraire, contiendra des exhibits; je devrai tenir compte de cette dimension fonctionnelle dans la structure et la diffusion de mon oeuvre.

— Je vous considère comme l'un de nos rares musiciens les plus avancés et les plus nécessaires.

— Oh, vous savez... j'aime la musique!

par André PAUL

Le Comité des Affaires Culturelles

de l'Association
des étudiants
de Polytechnique Inc.

présente...

YO YO de Pierre Etaix

un film détente
un film qui décontracte... (avant les examens)
un film récent
un film bien... très bien...

également,

un court métrage fantastique...
"Paris vu par..." Jean Rouch.

à l'Auditorium de l'Université de Montréal.

Samedi, le 26 novembre à 8hres30
entrée: \$1.00

La semaine du cinéma suédois:

ENNUI ET DÉCEPTION

On attendait beaucoup de cette semaine du cinéma suédois. Voir Bergman descendre de son piédestal entre autres choses... Mais hélas! il est toujours là-haut. Le bilan de cette semaine après cinq visionnements sur neuf (1) s'établit comme ceci: deux gros points noirs, trois films à voir à la rigueur... Nous garderons les conclusions générales pour la fin. Il nous reste le loisir de parler du déjà vu...

MA SOEUR, MON AMOUR

Scénariste, puis assistant de Bergman pour "Les Communistes" Vigot Sjöman n'est pas un mauvais cinéaste et son film "Ma soeur, mon amour" m'a séduit. Il ne s'agit pas d'un chef-d'oeuvre. Il y a trop de défauts... Mais, une grande qualité qui se voit trop rarement au cinéma, aussi paradoxale que cela paraisse, la vie. La caméra de Sjöman respire; elle nous entraîne à chaque détour dans un tourbillon; elle rit, elle saute, arrive au moment opportun et repart quand elle a capté tout ce qu'elle pouvait saisir. Aux limites du réaliste et de la métaphysique "Ma soeur, mon amour" est l'histoire d'amour d'un frère et d'une soeur. Interprétés magnifiquement par Bibi Andersson et Per Oscarsson, les deux personnages vivent l'innocence avec toute l'innocence de l'enfance. L'idée de base valait la peine d'un film mais elle perd de sa densité dans l'artifice d'une reconstitution historique. On reconnaît le maître dans les obsessions de l'élève; le châtiement, la punition après la faute c'est bien du Bergman. Comme le faisait remarquer Mme Michèle Favreau on sent aussi l'influence de Bunuel; certaines images nous rappellent "Viridiana" ou "L'Ange Exterminateur".

Le film de Sjöman n'échappe pas à règle du cinéma suédois c'est-à-dire: Tout bon film suédois doit inévitablement présenter sur l'écran au moins la naissance d'un sein. Avec "Ma soeur, mon amour" de la naissance à la pleine vitalité il n'y avait que l'audace et Sjöman n'en manque pas. Parenthèse: les images ne sont pas érotiques, elles sont réalistes ou serais-je vaccinée contre les scènes dites osées...

PAYS SAUVAGES

Un très beau documentaire de Jan Lindblad sur les oiseaux et les animaux sauvages d'une région inhabitée de la Suède. On pense parfois au cinéaste

canadien-anglais, Christopher Chapman. Lindblad est responsable (totalement) de son étude: caméra, montage, réalisation. Aucune musique ne vient alourdir le film, seulement les bruits de la forêt et de ses habitants. Il n'y a rien à dire sur un film comme "Pays sauvages". Sauf, quelques remarques: le commentaire est insipide et dans le cadre d'une projection publique, il est trop long. J'aime les oiseaux, les hiboux... mais après trois-quarts d'heure, je me fatigue. Un film dont les C.J.N. (Cercle des Jeunes Naturalistes) raffolent.

IMAGES SUEDOISES

Incroyable la présentation des films par le Festival International du Film de Montréal. On oblige le spectateur à tous les efforts intellectuels: sous-titres français, sous-titres anglais, ou... pas de sous-titres, du pur suédois mais avec commentaires français (Dieu merci!). La belle voix de Michel Garneau traduisait quelques phrases pour ne pas nous laisser dans la bêtise complète. Heureusement que ce film drôle relevait du "slapstick" et encore le gag était souvent visuel. Une heureuse spectatrice, s'est bien amusée, elle comprenait le suédois...

"Images suédoises" nous rappellent "Zazie dans le Métro", avec ses poursuites et ses courses débridées. Très local, ce film est une satire du monde et des suédois. Toute la Suède est présente: l'orchestre philharmonique, le théâtre Royal d'Opéra, les chanteurs populaires, le jazz et même les beatles suédois, etc... etc... Il faudrait raconter toutes les blagues... quelques-unes... Imaginer une jeune fille délaissée par l'homme qu'elle aime se réveiller au lendemain d'une cuite monumentale et découvrir dans son lit un homme et lui de se voir avec une femme. Assis, les draps remontés jusqu'au cou, ils se présentent et la scène se poursuit dans l'embarras le plus loufoque. Imaginer encore un homme recevoir à dîner chez lui une jeune fille; repas romantique... trois minutes s'écoulent et les voilà mariés depuis 10 ans. Lui, bouteille de bière, journal, pantoufles, télévision, il hurle... elle, douche et bigoudis, elle retourne chez sa mère (le drame de toute famille québécoise...) Imaginer Lénine chantant "Down by the Riverside", chanson capitaliste.

Le seul film de cette semaine du cinéma suédois que j'aimerais revoir. En version française si possible; en version anglaise si pour rire il faut encore souffrir les anglais.

LA CHASSE

Un scénario digne d'un épisode de trente minutes pour la série télévisée R.C.M.P. étiré pendant une heure trente. Les personnages ne savent que faire... et nous alors... Si j'ai bien compris les personnages devaient avoir peur. On piétine sur place, on nous endort. Ce film est le soporifique idéal si vous souffrez d'insomnie. Seulement de devoir parler de ce film d'Ingre Gamlin et d'y penser je m'endors. Ce qui suit ne vaut pas mieux...

LE QUARTIER DU CORBEAU

Un autre point noir. J'ai revu dans ce film de Bo Wideberg tout le mauvais néo-réalisme italien servi à la moderne. C'est l'histoire d'un écrivain qui apprend "à articuler et non à crier son message". Ce sont les termes mêmes de Bo Wideberg lors d'une conférence de presse, vendredi dernier. De cette conférence de presse je n'ai que le souvenir d'un jargon anglais et d'un cinéaste nul qui se prend au sérieux. Son film le prouve. Ex-écrivain Wideberg nous présente une histoire racontée sur image avec longs dialogues. Les conversations sont interminables et perdent les spectateurs dans la banalité (ou subtilité littéraire). Quoiqu'il en soit ce film n'était pas digne de figurer au programme d'une semaine du cinéma suédois, de même que "La Chasse". Et que l'on ne m'objecte pas les prix remportés dans les festivals ou les mentions d'appréciations de nos voisins américains: Il y a longtemps que les festivals sont du grand guignol pour spectateurs naïfs.

(suite, prochain numéro.)

(1) Au moment d'aller sous presse, cinq films sur neuf avaient été vus.

Ginette CHAREST

Etre fatal à soi-même

Fando et Lis

Avec *Fando et Lis* qui vient de se terminer aux Saltimbanques, Charlotte Jones rentre dans le rang. *Fando et Lis* a très exactement été pour l'actrice LE théâtre tel qu'elle le vit depuis huit ans. Une aventure de quelques mois, une plongée dans un milieu qui lui est étranger parce que c'est le sien ou, peut-être, le contraire. Un théâtre pas assez professionnel pour l'effaroucher, pas assez amateur pour la rebuter.

Ce sont là paradoxes qui exaspèrent. Charlotte Jones est-elle oui ou non une actrice, maintenant qu'il est trop tard pour avoir ou ne pas avoir du talent? La voir osciller entre elle et le reste n'est pas une réponse à la question mais une indication de son importance. Il faut avoir vu *Fando et Lis* ou même *Le Satyre de la Villette* pour répondre oui et sans hésitation. Elle a trouvé dans la pièce d'Arrabal des accents de tristesse dans le cri qui transcendait la technique autant que cet article fait injustice à son objet.

J'aime Charlotte comme j'aimerais une panthère dont je ne saurais si c'est l'affection ou la faim qui me mettent sur son chemin.

The Record Centre Inc.

Elle, c'est une actrice. Le reste, c'est une vie posée. Co-propriétaire d'une discothèque circulante, angle Burnside et Crescent, Mme Charlotte Jones hésite avec raison à l'idée de s'y incruster.

Le problème est bien connu, classique même; tous les jeunes comédiens de moins de vingt ans se le posent. L'expression artistique, le plus souvent parasociale, y est mise en balance avec la sécurité qu'offre un travail rémunérateur ou un mariage "réussi". La différence, pour Charlotte, c'est que les jeux sont faits. Elle est devenue, d'un côté une excel-

lente comédienne, de l'autre une épouse chargée de responsabilités, quand ce ne serait qu'au plan administratif de la discothèque.

Radio-Canada

Radio-Canada, c'est la fin du monde. S'y rendre pour une audition, c'est beaucoup plus qu'un exercice technique. L'audition, c'est une formalité; si Charlotte s'y prête, c'est qu'elle opte pour une carrière à laquelle elle s'est jusqu'ici refusée. Etre comédienne deviendra une priorité et c'est ce débalancement nécessaire qu'elle craint et qu'elle retarde.

Peut-on écrire qu'elle le retarde? Non, il n'y a pas de fatalité. Il ne sera jamais réellement trop tard mais il viendra, il vient un temps où Charlotte Jones renoncera au théâtre en ayant déjà l'impression de mettre de côté un jouet, un tambour. Ce tambour, il faut le battre ou le crever. Mais, comme dans *Fando et Lis*, le crever c'est mourir.

Charlotte est un diamant dont la gangue est noire. On brise la gangue et on voit que le diamant lui-même est noir. Mais ce noir-là est beau. Le plus grand privilège de

l'homme, ce n'est pas l'âme ou la parole, c'est celui de pouvoir être fatal à lui-même. Charlotte Jones est une actrice privilégiée.

Martin DUFRESNE

JAZZ-MIDI

L'AGEUM, et l'Union des musiciens

présentent
deux orchestres

NAT RAIDER
et son orchestre
de Dixieland
LEE GAGNON
et son ensemble

Mercredi le 30 nov. 12:00
Au Grand Salon du Centre Social

Entrée gratuite

Ouverture le 29 novembre

La JAZZ-o-thèque
de LEE GAGNON
JAZZ-DANSE

BAR (PERMIS COMPLET DE LA R.A.Q.)
AUCUN PRIX D'ENTREE
Tous les soirs au Cafe La Boheme

1418 rue Guy

(angle St-Catherine)

LETTRE OUVERTE

COMMENT L'ESPRIT N'EST PAS VENU AUX QUÉBÉCOIS

Le NOUVEAU CAHIER du 17 novembre dernier coiffait curieusement une "lettre ouverte aux étudiants québécois sur leur vanité" d'un titre un peu gros et tout à fait rouge: INSULTE NATIONALE. M. Mornard répondait à ce texte par le moins bien léché par un réquisitoire qui m'a paru, à plusieurs égards, un peu court. J'y vais donc de mon petit mot; je relève, en quelque sorte le gant, si tant est que le dit M.P. l'ait jeté.

Les "élites prétendues" du QUARTIER LATIN et du NOUVEAU CAHIER affichent peut-être une assurance excessive lorsqu'elles expriment trop brièvement, certaines opinions qu'elles risquent de ne partager qu'avec elles-mêmes. Il ne m'appartient pas de faire le procès des rédacteurs de ces deux journaux; il me semble seulement que c'est la façon de dire de ces derniers — parfois si rageuse qu'elle rate la cible — qui enlève à leurs propos toute chance d'être endossés par la majorité des étudiants.

Quand au jargon dangereusement limité et aux poncifs éculés dont usent tous les étudiants — non seulement ceux de lettres — loin de moi l'intention d'en nier la navrante réalité. Mais il existe ici un tel cercle vicieux du savoir (avec un petit ça) qu'on se demande comment il pourrait en être autrement. Des professeurs gâteux et prêchards (nous en avons tous connus) nous éructent pendant une douzaine d'années des clichés planés dans les livres bien pensants ou reçus grâce à une énigmatique opération d'un plus énigmatique esprit-saint. L'enseignement ici n'a jamais joué du moindre prestige, et les étudiants ainsi "formés" vont à leur tour restituer à la génération qui suit les fruits et légumes, les vessies et lanternes, les sommes théologiques et les additions de lampions qu'on leur a servis. Les meilleurs d'entre nous, qu'on se le dise, sont, et pour longtemps encore seront les cancras, dont le manque d'intelligence consiste à ne rien comprendre à la bêtise. L'absence d'émulation est, en grande partie, responsable de cette situation: pourquoi ne me contenterais-je pas de Lagarde et Michard

ou de Que sais-je? quand personne autour de moi n'est capable de contester par la dérision ou par une colère bien sentie, ma mâle ignorance? Je me garderais bien d'accuser (ne serait-ce qu'au passage) le clergé, de cet état de choses; on me dirait que je mange du curé et cette pratique est devenue, brusquement, peu fashionable chez nous. Cela "fait dépassé" au dire même des bonnes soeurs. C'est tout dire. Mais passons.

On nous reproche plus loin de vouloir faire surgir la culture québécoise de nos inquiétudes. Or je ne vois pas que cette culture puisse surgir d'ailleurs. La patience et l'humilité, nous dit-on, devraient être les mamelles de notre future civilisation? Mais il y a trois siècles que nous patientons, d'une patience stérile et amorphe, sans doute, mais non moins réelle; trois siècles aussi, qu'on nous humilie, et ce serait trop demander à un peuple que de passer, sans tirer flamberge au vent, de l'humiliation à l'humilité. Le procédé, idéalement, serait tout indiqué, mais il demeure dans les faits, irréalisable. Il est un long apprentissage de la fierté que nous devons faire avant toute chose, histoire de racheter, ne serait-ce qu'en apparence, ces siècles de démissions dont nous sommes issus.

Les étudiants, les intellectuels d'ici, se paient de mots, j'en conviens; mais un langage qui serait l'expression stricte et constante de la pénible réalité exige ici une singulière force morale de la part de celui qui l'emploie et de ceux qui l'entendent. On verse alors facilement dans la pure colère instinctive, qui lasse, on le sait, très vite. La sérénité est soeur de la fierté et nous commençons à peine à les conquérir toutes deux.

"Toute foi, tout espoir de miracle" ne nous ont pas quittés puisque notre présence durable, tels que nous sommes, en terre américaine, tient en quelque sorte du miracle; puisque notre existence ici, si elle cesse d'être un échec, sera un tour de force quasi insensé. L'exégèse de nos textes littéraires, si mauvais soient-ils, demeure nécessaire, même, surtout si elle est l'inventaire d'échecs plus ou moins flagrants.

Nous ne pouvons (on nous le pardonnera) réfléchir et nous souvenir que de ce qui s'est passé, non de ce qui aurait dû être. Notre culture, que M. P. juge inexistante, est faite de beaucoup de balbutiements, voire de silences, qui ont un sens, qui ont eu une raison d'être; tout cela est sans doute fort maigre si on le compare au passé rutilant des pays européens, mais c'est ce presque-rien, malgré tout, qui nous a faits ou défaits. Dans cette perspective, le rejet systématique, que prônent certains, de la culture française est un pur réflexe de défense, au départ, diété par un tout aussi pur instinct de conservation. Il est aisé et souhaitable d'assimiler les cultures anglaise ou allemande quand la sienne est aussi forte, aussi réussie, aussi exorimée que ces dernières. Mais, (et ici je hurle) le Québec n'est pas la France, Dieu l'en a gardé; beaucoup de Français le savent, mais combien l'ont vraiment compris.

La hantise, qu'ont certains écrivains de "faire québécois", le désir qui hante chacun d'entre nous de retrouver dans nos romans, dans notre dramaturgie, les manifestations les plus visibles — même si elles sont les moins essentielles — de notre identité, expriment avec une éloquence combien douloureuse notre besoin presque maladif de nous faire dire et répéter que nous sommes nous-mêmes et que nous sommes ici chez nous. Il nous faut brusquement, tout apprendre — ou réapprendre —, tout faire — ou refaire —, à la fois. Puante logorrhée (terme amphigourique s'il en est) que tout cela? Chacun ses borborygmes, au fond.

Nos contemplations ombilicales tiennent peut-être à ce que cet orifice condamné est, lui, bien à nous et qu'il n'est, quoi qu'en dise, pas du tout semblable à celui des autres. Et puis, on ne désapprend pas du jour au lendemain à courber l'échine. Faut-il pleurer, faut-il en rire? demande la chanson imbécile. Je ne sais, je ne sais.

Et je signe, moi,
Robert CHARTRAND,
Québécois invétéré.

L'INDEPENDANCE CULTURELLE EXIGE UN EFFORT

La première réunion, en vue de monter un rapport sur l'enseignement des Lettres du primaire à l'universitaire, a été tenue mercredi, le 16 novembre.

Il y a été accepté que le programme des Lettres devrait tenir compte de trois sujets: la littérature québécoise, la littérature francophone du monde en-

tier, et finalement les grandes oeuvres de la littérature internationale. Cette ratification a cependant été faite sous réserve. Cette réserve touche la mise en pratique d'un tel programme dans le cadre des écoles actuelles. Une décision a donc été prise demandant que soient étudiés les programmes actuels. Le renouvellement de l'enseignement des Lettres devra suivre les possibilités qu'offrent les programmes actuels.

La marche du rapport sera donc considérablement ralentie, étant donné la nécessité de recueillir une série considérable d'informations. Le rapport n'en sera que plus sérieux.

Le Nouveau Cahier remercie tous ceux qui, de près ou de loin, participent, ou participeront à la mise-en-oeuvre de ce qu'il conviendra peut-être d'appeler un premier pas dans le sens de notre indépendance culturelle.

Yvan Mornard

SAMUEL BAILLARGEON,
C.Ss.R.

UNE ENTREVUE... FICTIVE

par Yvan Mornard

Certains l'aiment chaude, certains l'aiment froide. Mais, à moins d'être stupide, personne ne l'aime comme elle est. Voilà ce que disait, en résumé, le frère Samuel Baillargeon, dans sa conférence intitulée: "L'art d'être grand-père avant son temps".

Le frère Baillargeon, tout le monde le sait, est un beau jeune homme d'un certain âge, aimant la vie, et plus que la vie, la religion. Nous l'avons rencontré, après la conférence, pour le plus grand plaisir de nos lecteurs.

— Frère Baillargeon, que pensez-vous de la littérature athée?

— Il n'en existe pas. Pour qu'une littérature soit une littérature, surtout au Québec dirions-nous en riant, il faut à tout prix qu'elle évite la pornographie. Je dirais même que la littérature est un phénomène purement catholique, en ceci que la littérature, par définition, cherche à "convertir", ce qui est, vous ne l'ignorez pas, la définition même du christianisme.

— Voulez-vous dire que la littérature ne peut être considérée comme littérature que si elle s'oppose à la "pilule"?

— Exactement. J'ajouterais même que le problème se ramène à une question essentielle: dans quel livre trouve-t-on une description détaillée du saint sacrifice de la messe? S'il n'existe aucune description de ce genre, soyez-en assurés, la littérature n'existe pas encore au Québec.

— Croyez-vous à l'avé-

nement prochain d'une littérature au Québec?

— Grande question! Je répondrai même que tant qu'il y aura dans nos romans, nos poésies, des descriptions suggérant les choses de la chair, aucune littérature ne peut vraiment prétendre exister au Québec.

— Ne croyez-vous pas que la France a un grand rôle à jouer dans l'avenir littéraire du Québec?

— Certainement. J'ajouterais même que sans la France, le Québec ne peut prétendre à une pensée valable, et qu'il est impossible à une jeune nation comme la nôtre de se multiplier sans être bien fécondée.

— En d'autres mots, vous prônez l'amour libre.

— N'en plaise à Dieu! J'ajouterais même que le Québec doit se marier à la France en vue d'enfanter de beaux enfants... culturels!

— Comment voyez-vous ce mariage?

— Le Québec doit se soumettre à la partie supérieure. La seule solution est que le Québec remette aux Français l'autorité totale en ce qui concerne les affaires culturelles au Québec.

C'est sur ces bons mots que nous avons quitté Samuel Baillargeon, pour ne pas dire avec regret. Nous rappelons à nos lecteurs que le frère Baillargeon est l'auteur d'un manuel intitulé "Littérature canadienne-française", et que ce manuel fait autorité dans nos écoles. Il est à remarquer que ce livre est publié chez Fides.